

NOUVELLE SÉRIE — N° 13

13^e Année — 1^{er} Juillet 1908



La Coopération des idées

REVUE D'ÉDUCATION SOCIALE

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

Directeur : G. DEHERME

SOMMAIRE :

- SAINT-ALBAN. *A propos de la violence.*
G. DEHERME *Une Définition de l'Individualisme.*
PAR TOUS *Revue des Opinions, des Faits et des Idées.*
G. DEHERME. *Les Livres qui font penser.*
G. BORDAT. *Rectification.*
-

Le Numéro : 0 fr. 25

PARIS

LIBRAIRIE DES SCIENCES POLITIQUES ET SOCIALES

MARCEL RIVIÈRE

30, Rue Jacob, 30 — (6^e Arrond.)

LA
Coopération des Idées

Revue bi-mensuelle d'Education Sociale

ABONNEMENT : un an, France : 4 francs ; Etranger : 6 francs

*Adresser toutes les communications concernant
la Rédaction et l'Administration à*

M. DEHERME, Directeur, à LA SEYNE (Var)

A NOS ABONNÉS

Ceux de nos abonnés qui seront avertis que leur abonnement est **terminé** sont priés de nous faire parvenir leur renouvellement pour s'éviter les frais de recouvrement.

Ceux qui ne désirent pas continuer leur abonnement sont priés de **refuser** au facteur le numéro qui suivra l'avertissement.

L'UNION COOPÉRATIVE

est un journal bi-mensuel, édité par le Comité central de l'Union Coopérative des Sociétés françaises de Consommation. Il contient des articles, des études, des monographies, des renseignements, etc., sur la Coopération en France et à l'Etranger. — **L'Union Coopérative** doit être lue par tous ceux qui s'intéressent à la Coopération.

Prix du numéro, 0 fr. 20 ; de l'abonnement annuel, 4 fr.

Etranger, 6 fr.

Les abonnements sont reçus : 1, Rue Christine. — PARIS

LE COURRIER DE LA PRESSE

21, Boulevard Montmartre, — PARIS

Directeur : A. GALLOIS

Le Courrier de la Presse lit 6.000 journaux par jour



La Coopération des idées

A propos de la violence

Dans un état social comme le nôtre, institué, solidifié, réglementé à outrance, où le principe général est la modération, pour ne pas dire la platitude, des desirs et des plaisirs, où chacun semble chercher beaucoup plus à restreindre ses besoins, pour ne pas accroître sa peine, qu'à abattre gaillardement sa besogne afin d'assouvir toutes ses ambitions, c'est une surprise joyeuse que de se rencontrer face à face avec *un homme*, un être véritablement viril, à côté de qui tous autres semblent soudain enfants, vieillards ou valétudinaires. Tel apparut Nietzsche clamant son mépris de la morale des esclaves et dressant au-dessus du niveau grégaire l'orgueilleuse figure de son Zarathoustra. Tel avait dû jadis apparaître à nos aînés Proudhon, le bon paysan franc-comtois à l'esprit lucide et à la carrure solide, arpentant avec d'efficaces moulinets de bâton la silve grotesque des utopistes et des déclamateurs de son temps. Et tel nous semble aujourd'hui M. Georges Sorel, inspirateur de la nouvelle école marxiste où tout ce qu'il y a d'un peu

vigoureux et personnel dans le socialisme contemporain se donne rendez-vous.

Esprit sympathique que ce dernier, très ouvert et très étendu, aussi très franc et très libre ! Peu d'écrivains vous donnent l'impression d'une indépendance plus complète, et l'on pourrait dire plus sereine, si ce mot ne donnait pas le change sur sa verve ironique et méprisante. Peu d'auteurs également vous satisfont comme lui par l'originalité naturelle des aperçus. Combien rares sont ceux dont aucune page ne vous laisse indifférent ! Par la variété de ses connaissances il rappelle Tarde. A sa culture scientifique (c'est, dit-on, un ancien ingénieur en chef des Ponts et Chaussées) il joint les informations les plus variées : il a parlé de l'exégèse biblique comme peu de laïques, ou même de clercs, le pourraient faire : son *Système historique de Renan* est d'une saveur étonnante ; son article sur la *Crise du catholicisme* a eu un retentissement prolongé dans tous les milieux ; la philosophie de Bergson a trouvé en lui un adepte presque trop zélé à mon sens ; à chaque instant, on découvre en lui de nouveaux aspects ; je me souviens d'un article qu'il donna à une revue de public tout restreint, le *Pays de France*, c'était une théorie de l'architecture, vraiment remarquable. Il n'y a que les riches pour prodiguer ainsi leurs espèces pensantes.

La théorie d'économie sociale à laquelle un pareil esprit se rallie mérite du coup l'attention (1). Le socialisme, qui s'enfonçait depuis longtemps dans la niaiserie, ne sera jamais trop reconnaissant envers un homme qui lui rend ses lettres de noblesse intel-

• (1) *Réflexions sur la violence*. Librairie de « Pages libres » 17, rue Séguier, 1908.

lectuelle. Raisonner avec un Jaurès, non n'est-ce pas ? Mais écouter un Sorel, surtout quand il daube sur Jaurès, le plaisir est piquant; principalement pour nous, humbles spectateurs désintéressés, qui ne sommes ni sorelistes, ni jaurésites, et même ni socialistes ni antisocialistes, et avons pourtant quelque voix au chapitre, puisque c'est sur notre dos de serfs taillables et corvéables que tous se battent, nous avons bon motif à suivre consciencieusement la comédie et même à faire le brouhaha quand le rideau tombe ; on a toujours le droit de trouver la farce mauvaise quand c'est sur sa peau-d'âne de bon public que le chant du départ se joue.

En ce moment, la troupe qui occupe le plateau, c'est la compagnie radicale, ou peut-être radicale-socialiste (on se perd dans les étiquettes), et il y en a une autre toute prête dans la coulisse, qui est la tournée socialiste-unifiée. Les néo-marxistes, eux, se défendent de toute ambition vers les feux de la rampe ; et comme nous autres du parterre, nous en sommes là aussi, cela fait naître en nous pour eux le même penchant de sympathie que nous avons jadis pour les anarchistes. Quand ils sifflent, nous serions tentés de faire chorus. Car pour siffler, ils n'y vont pas de lèvres mortes ! Politiciens de tout acabit, bafouilleurs de réunions électorales ou pontifes de séances parlementaires, aboyeurs de presse ou essayistes de revues, pacifistes, universitaires, philanthropes, démocrates, cléricaux, radicaux, tous reçoivent leur paquet d'étrivières, et comme c'est justice, il y a de quoi se frotter, eux les reins, nous les mains.

Il est vrai que tout cela, ce ne sont que les bagatelles de la porte. Chacun sait à quoi s'en tenir sur les grands hommes du scrutin moderne, et le jeu de

massacre ici ne prouve rien qui ne soit déjà l'évidence. « Bien démoli, mon fils, il s'agit de reconstruire ! » Or, première désillusion, M. Georges Sorel, en dépit de ses idées sur l'architecture, passe la main quand il s'agirait de prendre la truelle sociale. Jaurès du moins ne reculait pas devant la mise au pied du mur ; très crânement, il acceptait le défi et ne demandait que six mois pour répondre ; il est vrai que les six mois passés, il ne répondait rien. Pareille arlequinade n'arrivera pas à M. Georges Sorel, et comme il n'expose pas son utopie sur la cimaise, il aura toujours beau jeu à se gausser de celles des autres. Seulement, n'est-ce pas là une autre sorte d'arlequinade ? Car enfin se tirer d'affaires par une pirouette : « Est-ce que vous pouvez me dire, vous, ce que sera le paradis ? » d'abord ce n'est qu'une pirouette, et d'Allemand, ce qui aggrave, et puis justement les mystiques vous expliquent très précisément ce que sera le bonheur des élus ; les socialistes, même de la nouvelle école, devraient rougir d'être si loin de leur compte, et de ne pas savoir nous donner un petit avant-goût des blandices qu'ils nous réservent.

Passons ; s'il est vrai que tout état social est une résultante, l'important, nous dit-on, sera de dégager et d'intensifier les forces qui présideront à son organisation. C'est ainsi que la chrétienté est sortie naturellement de l'état d'âme du chrétien originaire. Soit ! encore qu'il y eût fort à dire sur ceci. Examinons donc la force en qui M. Georges Sorel met ses espoirs. Elle porte un beau nom, *violence*, mais ambigu ; comme notre auteur le fait remarquer justement, tel mot « discipline » veut dire aussi bien « conduite régulière fondée sur les ardeurs de l'âme profonde » que « contrainte extérieure » ; sans doute

pour lui *violence* a le premier de ces sens et s'oppose alors à *force* qui aurait le second, mais, même dans les ardeurs de l'âme profonde, il y a de la variété, par quoi il faut éviter de se « laisser duper. » Puisque M. Sorel n'est pas un « amoraliste » et que pour lui *bien* et *mal* sont des mots ayant un sens, il ne niera pas que la violence change de caractère suivant qu'elle s'exerce pour l'un ou pour l'autre de ces monosyllabes.

N'importe encore. Peut-être bien que ce qui est plus important que le bien ou le mal c'est l'ardeur avec laquelle on va vers l'un ou vers l'autre. *Pecca fortiter sed fortius crede*, disait Luther, qui comme tous les grands poètes était un profond psychologue. Il faut faire crédit à la nature humaine. Émasculer les passions par crainte des mauvaises est une doctrine d'eunuque. Qu'on les laisse toutes grandir, vibrer, flamboyer, Dieu reconnaîtra les siennes !

Mais de quelle violence au juste notre auteur parle-t-il ? Est-ce d'une ardeur morale ou d'une action sociale ? De l'une et de l'autre, si je ne me trompe. Pour lui le moteur du progrès humain, c'est l'opposition des producteurs et des non-producteurs. Loin de chercher, comme les *braves gens*, à réaliser la paix sociale, il veut accentuer cet antagonisme. « La lutte des classes, dont Karl Marx avait autrefois tant parlé, et que ses disciples avaient fini par mettre au rancart comme une erreur du maître, doit être regardée au contraire, nous apprend-on, comme son trait de génie, et c'est parce qu'il en a tant parlé que Marx est un grand homme (car M. Sorel a l'air de faire assez bon marché de tout le reste de son œuvre). Cette lutte ne doit pas se manifester par la conquête des pouvoirs publics ; la nouvelle école n'a pas assez de sarcasmes,

pour ces politiciens qui croient le problème social résolu quand ils ont décroché quelque siège à quinze mille ou quelque sinécure à taux appropinquants ; elle se réalisera par l'action directe, surtout par la grève (1), et plus particulièrement par la grève générale, et ici M. Sorel se donne beaucoup de mal pour distinguer la parodie, la grève générale politique qui n'est bonne qu'à hisser ses promoteurs vers les maroquins ministériels (à vous, M. Briand !) de la vraie grande grève prolétarienne, par quoi se réalisera l'avènement du monde nouveau.

Éclaircissement insuffisant, on voudrait mieux savoir en quoi consistera cette grève générale. S'agit-il d'une réalité, ou, comme notre auteur aime à le laisser entendre, d'un mythe ? Assurément, en homme nourri de symbolisme, je ne dirai jamais de mal des mythes ; j'accorderai même que celui du retour apocalyptique du Christ a été pour beaucoup dans le développement du christianisme. Toutefois, il faudrait s'entendre : la grève générale n'est-elle qu'une sorte de Parousie ? En ce cas, il est à craindre que son efficacité soit faible : les non-producteurs ricaneront vite de la catastrophe qui ne se produit jamais, et les producteurs ne tarderont pas à perdre leur belle confiance ; il leur faudra trouver autre chose, comme ont fait les chrétiens du deuxième siècle ; mais quoi ? les actes des martyrs ? j'ai idée que les producteurs auront peu de goût pour le changement. Les belles flambées de zèle d'un Polyeucte destructeur d'idôles ? Plutôt, car c'est bien d'un chambardement de ce genre

(1) M. Sorel ne dit rien du sabotage, c'est donc qu'il le réprouve. En effet, il y a dans le sabotage un caractère de lâcheté et de déloyauté qui en fait la négation même de la violence. Mais les disciples suivent-ils ici le maître ?

qu'il s'agit. Et ici encore, le chef du néo-marxisme se donne grand mal pour expliquer que la prochaine révolution ne ressemblera nullement à ses devancières, notamment à la grande de 1793. Tant mieux certes ! la Terreur a été une époque si abominable qu'on ne peut qu'aimer ceux qui, comme lui, l'anathématisent en termes qui ne laissent pas fissure à l'équivoque. Peut-être est-ce le désir de prendre le contrepied de Jaurès, odieux apologiste de cette sinistre folie furieuse, qui l'inspire si bien ; mais ne sondons pas les cœurs et les reins...

La violence des rénovateurs prochains ne sera donc pas celle du blême jacobin pourvoyeur de la guillotine, massacreur de femmes et d'enfants, non, ce sera celle du soldat, du héros homérique, du combattant de toutes les grandes guerres, et certes la différence entre les deux types est abyssale ; il n'y a que M. Hamon qui soit capable d'expliquer la psychologie du militaire professionnel par celle de l'assassin. Toutefois, laissons là les parallèles théoriques ; dans la réalité, le producteur exerçant la violence ressemblera-t-il à un paladin ou à un tape-dur ?

Que dans la lutte qui s'engagera, fusils contre fusils, entre les producteurs et les non-producteurs, l'héroïsme puisse se manifester des deux côtés, je le veux bien. Toujours est-il que chez des insurgés il aura plus de chances de se transformer vite en passions différentes : une connaissance des droits de la guerre moins complète, une discipline moins forte, une nervosité plus grande, l'excitation des mégères spectatrices ou actrices du combat, l'irrégularité des approvisionnements et des subsistances, tout cela forme un ensemble de conditions bien défavorables. Quand on voit les efforts et les rigueurs terribles qu'il faut exer-

cer pour empêcher, dans une armée régulière, la maraude, le viol, la destruction, on devient sceptique sur les freins moraux des vengeurs de la misère prolétarienne. Dans tous les cas, une fois que les producteurs seraient les maîtres, ils oublieraient vite *l'Iliade* et *la Jérusalem délivrée*, et ils traiteraient leurs vaincus aussi durement que le firent les Jacobins de 1793 qui recoururent bien, eux aussi, à la lutte ouverte, à la guerre véritable; l'horreur propre à la guillotine serait remplacée par celle des fusillades, des noyades et des mitraillades, comme à Lyon, à Toulon, à Nantes, et le gain serait faible; on n'éviterait même probablement pas l'infâme parodie des jugements, ni la loi des suspects, ni les boucheries des prisons, ni aucune des abominations d'autrefois.

Au lieu de la guerre en dentelles que rêve notre auteur, il est donc probable que ce serait la plus abjecte et la plus féroce des guerres au couteau qui se réaliserait. Vendéens et Montagnards, pas même ! ni Versaillais et communards, ni gardes nationaux et prolétaires en haillons, mais tout sottement apaches et flics; je plains les combattants des deux côtés, et plus encore les prisonniers.

Et ces combattants eux-mêmes, s'en fait-on une idée bien nette ? Producteurs et non-producteurs, ce sont des mots; où commencent les uns et où finissent les autres ? On comprend qu'un pauvre hère, buté à son idée fixe, répète insatiablement : « C'est à qui fait la soupe de la manger ! » Mais l'homme qui réfléchit un tant soit peu sait bien que celui qui croit être seul à faire sa soupe est, en réalité, le collaborateur d'une œuvre très complexe où entrent toute la culture, tout l'élevage, toute l'industrie du fer, du bois et de la terre, toute la science, toute la civilisation. Par produc-

teur et non-producteur, faut-il entendre le travailleur et le non-travailleur ? Ce n'est pas résoudre la difficulté. Où commence le travail, et surtout celui qui compte, le travail utile à l'avenir ? Tarde a écrit des pages très fines et très profondes sur l'homme de loisirs qui, quand il travaille cérébralement, rend plus de services au progrès que des milliers d'artisans ; Lavoisier était autrement « producteur » à son laboratoire d'amateur qu'à son bureau de fermier général. Le pur oisif lui-même n'est peut-être pas un inutile, et dans tous les cas, les purs frelons otieux sont sur terre une infime minorité dont la suppression ne vaut pas la peine de partir en guerre, d'autant que ce sont de demi-pauvres ; le capitaliste vraiment riche joue, même sans travailler de ses dix doigts, un rôle social très réel.

Remplacera-t-on le duel travailleur-non-travailleur par le duel riche-non-riche ? ou par le duel capitaliste-non-capitaliste ? Tous ces couples d'éons sont fugaces. La confiscation des riches est certainement possible ; elle a donné de bons résultats au temps des triumvirs ; mais elle en donnerait de bien inférieurs aujourd'hui la richesse produite n'est rien à côté du capital producteur ; M. Sorel serait le premier à le reconnaître et à dauber ferme sur ces nouveaux milliards des congrégations. La suppression du capitalisme somnolent serait autre chose, et peut-être est-ce là le vrai but que les néo-marxistes visent. Mais la difficulté s'accroît, car tout homme est à la fois producteur et capitaliste, et la guerre des classes, d'aspect simpliste et attirant pour les esprits simples, devient impossible.

Et puis, il y a capital et capital, je veux dire intérêts et dividendes. L'homme de Neanderthal, qui uti-

lisait ses loisirs à affûter un second silex, avait le droit d'exiger une baie ou un coquillage du camarade à qui il prêtait cet outil surnuméraire. Il y a semblablement, dans le revenu global du capitaliste, une portion qui représente du travail, de l'aveu de Karl Marx, qui a inventé je crois l'expression « travail cristallisé » pour la désigner. Mais cette portion est de beaucoup la plus forte. Les statisticiens évaluent les revenus annuels capitalistes des Français à 8 milliards environ contre 16 milliards environ de salaires ; mais sur ces 8 milliards, quelle est la proportion des dividendes, de ce que j'appelais le capitalisme somnolent ? En faisant un bloc de toutes les actions inscrites à la Bourse de Paris, on voit que leur valeur cotée est supérieure de 8 p. 100 seulement à leur valeur vénale, laquelle répond en général au versement effectué. Et c'est pour se partager, ou supprimer, ou rendre à la production ce maigre butin qu'on déchaînerait la guerre des classes ! Vraiment, c'est ici l'ancienne école marxiste qui aurait droit de sourire de la nouvelle. Cette révolte prolétarienne, quelque bénigne qu'on la suppose (et il faut une fière dose de candeur pour la supposer telle !), ferait pour autrement de dégâts ! Peut-être les 8 milliards y passeraient en bloc, car on ne voit pas ceux qu'elle s'abstiendrait ou serait empêchée de faire, avec les moyens de destruction dont le moindre ravacholiste dispose aujourd'hui. Ah ! la belle danse dans les airs des usines, des hauts-fourneaux, et le beau remue-ménage dans les sous-sols des mines et des tunnels, et le beau feu de joie des ateliers et des machines et des outils quelconques !

Faisons la part belle aux néo-marxistes, et supposons que le résultat de la guerre civile-servile soit la

capitulation de tout le capitalisme, le passage intact aux producteurs des 8 milliards des non-producteurs, croit-on que le monde s'en trouverait beaucoup mieux ? Mais il n'est même pas certain que tous les salaires seraient augmentés d'un tiers puisque leur taux est proportionnel à la prospérité générale du pays, lequel souffrirait sans aucun doute de la crise, et il est absolument sûr que beaucoup d'ouvriers ne gagneraient plus rien du tout (ceux qui produisent des objets de luxe que personne ne pourrait plus acheter). Mais, même en supposant que la généralité des ouvriers gagne 9 francs au lieu de 6 francs et les ouvrières 4 francs au lieu de 3 francs, cet accroissement de salaires passerait tout entier au charcutier et à l'épicier, heureux s'il n'allait pas plus simplement au mastroquet et au bookmaker. Or, l'utilité sociale est autrement grande à ce que ces 8 milliards, au lieu d'être disséminés entre vingt millions de bouches, soient réservés, de par le jeu des conditions économiques, à un nombre moindre de familles; les actions et obligations que celles-ci peuvent acheter sur leurs économies sont autrement utiles à la production industrielle que les victuailles accrues des nouveaux riches.

M. Georges Sorel sourira ici. Qu'importent ces dégâts matériels ? qu'importent ces gaspillages ? Puisque le moteur du progrès est la violence, il suffit de cultiver soigneusement celle-ci dans les âmes des producteurs, le jour où le travail reprendra, toutes les pertes seront vite réparées ! Il y a du vrai dans cette vue optimiste, et la rapidité avec laquelle se relève un pays vaincu, une ville détruite, une exploitation ruinée, n'est pas de mauvais augure. Mais qu'on se rende compte du phénomène. Ce qui fait que les

pires désastres se réparent, ce n'est pas seulement que tout le monde se met de bon cœur à la besogne, c'est encore et surtout qu'on dispose, pour le relèvement, de tout l'acquis scientifique de la civilisation. Et c'est là, je crois, que gît la grande confusion de notre auteur; la source du progrès est avant tout dans l'esprit d'invention scientifique; la laboriosité de l'ouvrier ne vient qu'en ligne très secondaire. Puisque M. Sorel emprunte si volontiers ses analogies à la guerre, qu'il voie ce qui se passe sur les champs de bataille : le courage des soldats est important, certes, mais il n'est pas décisif; ce qui donne la victoire, c'est le mérite technique du général en chef et de son état-major.

Sans compter qu'on joue sur les mots ici et qu'à passer de la *violence* combative de grévistes à la *violence* laborieuse d'artisans, on court risque de perdre pied. Ce sont là besognes différentes : on peut se plaire à l'une et rechigner à l'autre; et il semble même qu'on ne saurait briller dans les deux; le moral comme le physique n'est plus le même. Un proverbe grec disait : bons athlètes, mauvais hoplites, et l'on observe assez souvent que de vaillants soldats font d'assez médiocres travailleurs.

Autre confusion, ou si l'on préfère, autre illusion sur l'efficacité de la violence. Ses prôneurs tombent dans la même erreur que ces savants généraux d'autrefois qui prétendaient contraindre leur ennemi à reculer par la seule vertu de la manœuvre. Menacer ne suffit pas; dans la guerre des classes, comme dans la guerre des armées, il faut frapper. La grève générale est un bon épouvantail contre qui se laisse épouvanter; mais si les patrons se piquent au jeu, comme ils semblent en train de le faire, se syndiquent, se fédèrent, recourent

au lock-out, qu'en sortira-t-il de bon pour les ouvriers ? Quelqu'aveuglés qu'ils soient, ils ne peuvent pas ne pas voir que, dans l'hypothèse d'un arrêt absolu et prolongé et universel du travail, ce sont eux, les pauvres diables, qui périraient bien avant les bourgeois rusés et précautionneux. Et puis s'imagine-t-on que la grève générale soit une machine de guerre éternellement efficace ? Les néo-marxistes se gaussent volontiers de ces patrons qui, après avoir juré leurs grands dieux que la moindre concession les ruinerait, finissent par tout accorder à leurs ouvriers et n'en continuent pas moins d'ailleurs à s'engraisser. Mais rien ne dit que les choses se passent bien ainsi et que l'industrie ainsi surchargée n'est pas désormais languissante. Croire que la marge des bénéfiques n'a pas de bornes est puéril ; un dicton allemand murmure : l'arbre ne pousse pas jusqu'au ciel. Que dans certains cas la grève ait amené certains patrons trop égoïstes à céder devant leurs ouvriers, c'est indéniable, mais que toute grève doive avoir ce résultat, c'est inacceptable. « En gros », comme dit Pascal, la hausse et la baisse des salaires ne sont pas fonction de la bonne volonté des patrons ni de la violence des ouvriers, mais des conditions économiques, elles-mêmes, filles des inventions de science. Une simple observation le prouve. C'est pendant la période où les grèves étaient rigoureusement interdites que les salaires ont eu la marche la plus ascensionnelle, et c'est depuis qu'elles peuvent librement se produire, que leur taux piétine.

Pis encore, les faits donnent tort aux néo-marxistes sur le point qui leur tient le plus à cœur, la supériorité de l'action directe sur l'action parlementaire. En dépit des sarcasmes, les politiciens socialistes peuvent

hausser les épaules ici, car l'action directe elle-même n'est vraiment et sûrement efficace que quand elle n'adresse à l'État : en ce cas, meetings, clameurs, protestations réussissent toujours : le Parlement délie les cordons de notre bourse. Les résultats les plus positifs que M. Émile Pouget cite dans son petit livre sur la Confédération générale du travail sont empruntés aux usines de l'État (manufactures des tabacs, des allumettes, ateliers des postes et télégraphes, arsenaux de la Marine), et il faudrait voir si les neuf dixièmes des concessions faites par des patrons privés ne sont pas dues à la pression sournoise de l'État que la C. G. T. fait marcher. Banqueroute de l'action directe : voilà une ironie des faits jaurésistes qui vaut bien celle des réflexions sorelistes.

De cette longue et d'ailleurs agréable promenade à travers ces dernières, on sort donc un peu désappointé. Une fois de plus le lecteur s'aperçoit qu'il est plus facile de démolir que de construire. Tour à tour, on a admiré chez l'auteur l'exégète, le philosophe, l'historien, le moraliste, le polémiste : il n'y a que le socialiste qui, décidément, est faiblard. Tous les terrains sur lesquels il essaie de bâtir son édifice se dérobent. Mais l'édifice lui-même est à condamner. Au fond, ce néo-marxisme donne la main au plus encroûté conservatisme, un peu comme le jacobinisme révolutionnaire de *l'Aurore* est l'autre face du jacobinisme royaliste de *l'Action française*. La conception sociale de M. G. Sorel est exactement celle du marquis de La Tour du Pin Chambly qu'il cite quelque part avec éloge : des classes nettement séparées, sans plus de pont entre producteurs et capitalistes qu'entre hobereaux et roturiers, et ces classes condamnées à une hiérarchie rigoureuse, réduction à

néant des non-producteurs, ou annihilation des non-autorités sociales. Il est permis de préférer un autre système : l'ascension continue de tous les individus ayant bons jarrets et bons biceps dans toutes les classes, sans préoccupations des gros mots de traîtres et de transfuges qu'on leur lancera. Au surplus, ce système-là, peu importe qu'on le préfère ou non, puisqu'il existe et ne peut pas ne pas exister, étant conforme à la nature des choses et au naturel des passions humaines. La *violence* elle-même y perdrait ses crocs ; le lendemain de la guerre civile, le mouvement recommencerait, car dans le van social qu'un mouvement éternel agite, la paille ne peut pas ne pas s'envoler, comme le grain ne pas tomber. Les socialistes intelligents devraient bien se rendre compte que le plus simple serait encore de *laisser faire*, car tout ce qui, dans le social, se produit naturellement, est supérieur à ce qu'on produit artificiellement. L'homme n'y intervient guère que pour gâter. Toutes les fois que quelque chose de mauvais se manifeste dans le monde, c'est qu'il y a eu une action voulue, coactive, donc politicienne. C'est l'esprit de parti qui est le grand ennemi du bonheur général. Aussi, contre lui, toutes les alliances sont bonnes, et c'est pour cela qu'il sied d'acclamer Georges Sorel, comme naguère Nietzsche, comme autrefois Proudhon. En somme, chez tous ces grands esprits, la part du paradoxe est vite saisie et mise de côté ; dans le reste, il y a assez d'admirables et salutaires choses, à commencer par le mépris, la haine et l'horreur de la politiquaillerie, pour qu'on ne se préoccupe que de les comprendre et de les mettre à exécution.

SAINT-ALBAN.

Une définition de l'individualisme

La logique prouve tout. Et les Français sont devenus très forts à cet exercice. Les pires insanités, plus ou moins systématisées, ont des adeptes fervents.

Il en fut toujours ainsi aux époques de transition ou d'anarchie morale et intellectuelle. Quand les intelligences et les volontés ne sont plus contenues et guidées, elles se désorbitent. Tant que l'Église ne fut pas suffisamment organisée, jusqu'au troisième siècle, on vit surgir dans le christianisme naissant des croyances insensées. Il y eut alors, parmi les gnostiques, des adorateurs de Satan, du Serpent, de Caïn, voire de Judas Iscariote.

Nous avons aussi nos Ophites, nos Caïnites, et notre évangile de Judas est propagé avec succès.

*
* *

Jusqu'ici, l'individualisme avait été un tempérament inadaptable qui se justifiait comme il pouvait par des théories imbéciles et confuses dont *l'Unique et sa propriété* de l'Allemand Stirner est resté le plus complet exposé.

L'individualisme d'actes brutaux est encore réprimé parfois par la société, et l'individualisme insinuant qui pénètre nos institutions pour les détruire est justement réprouvé par les moralistes.

Ce fut aussi, limité aux hommes d'affaires, et seulement pour paraître légitimer l'exploitation sans frein d'un prolétariat dispersé, l'évangile de la ploutocratie.

Et voici qu'aujourd'hui, dans *la Revue*, on nous en

présente une définition qui, dit-on, « est de nature à guider et à coordonner pendant de longues années la pensée humaine, à mettre de l'ordre et de la clarté dans l'anarchie des discussions contemporaines, où tous les points de vue s'enchevêtrent, à relever enfin l'esprit public du scepticisme et du dilettantisme qui sont la conséquence fatale de cette anarchie. »

*
*
*

La sincérité de l'auteur, M. H.-L. Follin, est certaine, comme sa bonne volonté. Voyons donc jusqu'où peut aller, sans y prendre garde, une intelligence cultivée, très logique, mais non ralliée à un point fixe, non reliée à un ensemble organique, non réglée par une doctrine constituée, et flottante dans une ambiance d'anarchie générale.

Ici, il faut faire attention. La définition qu'on nous présente, pour absurde qu'elle soit, dans sa lettre et dans son esprit, n'est pas négligeable, car elle reflète les actes incohérents de la plupart des Français d'aujourd'hui. Où cet intellectuel formule une vague idéologie, dont il tiendra très peu de compte dans sa pratique sociale, la foule sent, veut et agit. Et c'est cela qui est inquiétant.

*
*
*

J'examinerai brièvement la définition de M. Follin, mais par section.

« *L'individualisme est une doctrine PHILOSOPHIQUE suivant laquelle les rapports de l'individu avec l'univers sensible conditionné sont le commun dernier terme possible de toute conscience, de toute connaissance et de toute conduite humaine* ».

Il y a une société, il y a une espèce, — il n'y a pas un individu. Il y a des individus : noirs, jaunes,

blancs ; fétichistes, positivistes ; fous, criminels, sages, etc.

Les rapports de ces individus avec l'univers sensible varient à l'infini, suivant leur physiologie, leur psychologie et leur sociologie. Or, il n'y a de science que du général. Une philosophie directrice est une construction sociale qui exprime l'âme séculaire d'une race. Les vérités vivifiantes, — et ce sont les seules vérités, — sont de tous, et bien plus encore des morts que des vivants. Nos impressions les plus individuelles, ce sont celles de nos rêves et de nos hallucinations. Et donc, les philosophies individualistes par excellence, ce sont les divagations des aliénés.

* *

C'est une doctrine MORALE suivant laquelle l'aspiration à l'harmonie universelle est la fin de la conduite humaine, et la liberté de la conscience individuelle est le moyen ».

Si la conscience individuelle est un moyen, il lui faut s'appliquer à sa fin, — elle n'est donc plus libre. Elle l'est d'autant moins qu'une seule fin lui est prescrite : aspirer à l'harmonie universelle. Et au nom de quoi ? M. Follin oublie de nous le dire. Une harmonie est faite d'accords. Il n'y a pas d'accord sans contrainte. Harmonie universelle ? On n'en demande pas tant.

* *

« C'est une doctrine SOCIALE suivant laquelle la satisfaction des besoins individuels est la fin de la solidarité humaine, et le libre groupement des affinités et des intérêts individuels est le moyen ».

Je rappelle que nous avons affaire à un esprit cultivé et qui s'efforce d'être clair. Mais il confond tout.

La solidarité humaine est un fait social qui est la négation même de l'individualisme. Puisque nous sommes solidaires, chacun de nos actes intéresse l'ensemble social. La solidarité ne saurait donc avoir pour fin la satisfaction des besoins individuels. D'ailleurs, ce n'est que chez les animaux les plus inférieurs qu'on peut, à la rigueur, considérer cette fonction physiologique comme une fin.

*
* *

« C'est une doctrine ÉCONOMIQUE suivant laquelle la satisfaction des besoins individuels est la fin de la productivité humaine, et le libre échange des produits et des services individuels est le moyen ».

On le voit, M. Follin se répète. C'est qu'il réduit tout le social à l'économique et tout l'économique à la production. Cet économisme date de près d'un siècle. Il a maintenant sa contre-partie dans le sabotage ouvrier et les bombes anarchistes. Les individualismes se heurtent.

*
* *

« C'est une doctrine JURIDIQUE suivant laquelle la détermination des responsabilités individuelles est la fin et la liberté des contrats est le moyen. »

Il n'y a pas de responsabilité individuelle, c'est-à-dire absolue, parce que le déterminisme est universel. Il n'y a que des responsabilités sociales, j'entends des responsabilités relatives, par rapport à la société. Il n'y a de liberté que pour les contrats honnêtes, c'est-à-dire qui ne nuisent point à l'état social.

*
* *

« C'est une doctrine POLITIQUE suivant laquelle la liberté et la sécurité individuelle sont la fin, et la nation ou l'État sont les moyens ».

Cela semble une gageure. On n'a jamais fait tenir en si peu de mots tant de non-sens. La liberté débridée menace la sécurité. Pour garantir celle-ci, il faut nécessairement régler celle-là. Si la nation qui est l'âme de la race n'est plus qu'un moyen pour l'individu, elle se dissout et la race disparaît. Si l'État, qui a pour fonction essentielle de faire réagir l'ensemble sur les parties, est le moyen des intérêts individuels, il se désagrège dans le parlementarisme, — il n'a aucune raison d'être.

*
* *

« *C'est enfin une doctrine ESTHÉTIQUE suivant laquelle la représentation idéale des perceptions individuelles de la réalité est la fin de l'art et de la littérature, et les combinaisons de formes, de couleurs, de sens et de mots sont les moyens.* »

C'est encore le contraire qui est vrai. L'art est né d'une émotion commune, et de la volonté de l'exprimer ou de la rappeler. M. Follin ne nous donne que la théorie de l'art décadent. C'est dans les époques organiques, où le peuple n'a qu'une âme, que le grand art s'épanouit. L'art est la fleur de la socialité.

*
* *

« Pour éliminer toute confusion entre l'individualisme et l'anarchisme », M. Follin ajoute enfin :

« *C'est une discipline qui admet les bienfaits de L'AUTORITÉ, mais seulement dans la mesure où celle-ci est exercée par les individus les plus dignes, et volontairement consentie par les individus qui la subissent.* »

S'il y a discipline et autorité, il n'y a plus individualisme, car le propre de la discipline c'est l'abnégation et le propre de l'autorité c'est la contrainte. On

ne se sacrifie que pour ce qui est plus que soi, on ne se soumet qu'à ce qui est plus que soi. Quand l'autorité doit être volontairement consentie, à chaque moment, par l'unanimité des individus qui la subissent, elle n'est plus, et ne peut plus être. Si elle pouvait être, elle serait inutile, — et les anarchistes auraient raison.

*
* *

L'individualisme est un ferment de dissolution. Avant qu'on en fit la théorie, il agissait. Tous les organes sociaux en sont atteints.

Ce n'est ni pour la liberté, ni pour l'individualité. La liberté possible n'est que dans l'ordre. Des égoïsmes déchaînés s'oppriment et se ruinent. L'individualité, comme je l'écrivais il y a quelques mois, (n° du 16 février) est un produit social. On ne se réalise qu'en se contenant. On ne se fait que par l'effort. Pour s'élever il faut se soumettre d'abord. Comme le dit avec force Mme Daniel Lesueur : « Sans l'acceptation de la souffrance, de l'obéissance, de l'inégalité, de la discipline, on marche dans l'ombre de la mort. »

G. DEHERME.

Revue des Opinions, des Faits et des Idées

LEGS

Dans le dernier rapport que publie *le Journal officiel* sur les dons et legs faits aux établissements publics en 1907 on voit, d'une part, qu'un M. Dufresne a légué à l'État, sans autres indications, une somme de 6 millions formant sa fortune, et d'autre part, que la *Caisse des recherches scientifiques* n'a pas reçu un

sol. Comme il est regrettable que le misanthrope qui a voulu priver ses lointains cousins de la moindre miette de ses 6 millions n'ait pas eu l'idée, au lieu de les jeter dans le gouffre anonyme et inefficace, de les donner à la Caisse que je nommais ! Que de découvertes étaient là en possibilité !

Mais quand il y a une aubaine pareille, comment ne se trouve-t-il pas parmi les 900 quinze mille balles un homme un peu plus avisé qui dépose aussitôt un projet de loi pour faire bénéficier telle œuvre d'intérêt supérieur, Institut Pasteur, Caisse des Musées, Société contre la tuberculose, etc., des dons de fortune imprévus ? Est-ce que l'État ne devrait pas agir ici comme le milliardaire qui, quand il gagne un lot, le redonne aux pauvres diables ?

L'UNIVERSITÉ ET LE FONCTIONNARISME

Dans *la Grande Revue*, un universitaire, M. Paul Crouzet, écrit : « On connaît la vieille question, qui pour beaucoup de gens n'en est même pas une, puisqu'elle ne leur paraît pas comporter la moindre réponse douteuse : « L'enseignement secondaire français est-il essentiellement une pépinière de fonctionnaires ? » et l'on sait aussi que s'est récemment posée la question du développement même de cet enseignement, dont les effectifs cette année ou n'ont pas augmenté, ou çà et là ont légèrement décru ; enfin nul n'ignore l'urgente gravité en France du problème de l'enseignement pratique et professionnel. Ce sont là trois questions auxquelles une utile contribution peut être apportée par la simple statistique suivante : *Que deviennent les deux centaines d'élèves sortant en moyenne annuellement d'un lycée ou collège de*

1.300 élèves? *Quelles directions a prises, par exemple, une Promotion 1907-1908 ?* »

Et ainsi, M. Paul Crouzet a trouvé que sur 131 élèves sortants, 53 se destinaient au commerce, 23 à l'industrie, 5 à l'agriculture et 50 aux professions libérales et Écoles du gouvernement, soit 62 p. 100 pour les carrières économiques et 38 p. 100 pour les carrières libérales.

M. Paul Crouzet ajoute que « les écoles primaires supérieures ne donnent en réalité que 15 p. 100 de candidats aux fonctions économiques » et il nous apprend aussi que « le Ministère du Travail est celui qui, proportionnellement, reçoit le plus grand nombre de demandes de places, demandes émanant généralement des syndicats, lesquels ne sont pas, d'habitude, composés de bacheliers. ».

M. Paul Crouzet défend bien sa maison. Mais, comme il le reconnaît lui-même, d'ailleurs, le Collège Rollin n'est pas tout l'enseignement secondaire. Et puisqu'on ne peut pas établir une statistique générale, ou qu'on ne peut l'établir que d'une manière officielle, il faut s'en tenir à ce qu'on voit, aux résultats de cet enseignement secondaire : l'encombrement des carrières libérales, la ruée des bacheliers aux fonctions publiques et la décadence, par rapport aux grandes puissances concurrentes, du commerce et de l'industrie français. Et de cela, quel que soit le talent de ses avocats, l'Université d'État est responsable.

LES AVORTEMENTS CRIMINELS

Le Relèvement social, à propos de la grave question de la dépopulation, cite les constatations faites par le docteur Boissard, médecin de l'hôpital Tenon :

« La fréquence des avortements criminels est aujourd'hui si considérable que cette question est entrée dans le domaine de la clinique.

« Veut-on des preuves ? Voici les chiffres qui démontrent que sa progression est manifeste et partout la même :

Pourcentage des avortements :

A Saint-Antoine.	1898	6,8 p. 100
—	1904	18,5 p. 100
A Boucicaut	1898	7,8 p. 100
—	1904	17,7 p. 100
A Tenon	1898	5 p. 100
—	1904	15 p. 100

« Ainsi partout la progression est constante et identique : en 1904 on observait trois fois plus d'avortements qu'en 1898 et je suis sûr que, depuis, cette progression est allée encore en augmentant sans que je puisse donner des chiffres qui seront toujours incomplets parce que, d'une part, un certain nombre d'avortements sont soignés dans les différents services de médecine et de chirurgie, et que d'une autre part, nous ne voyons pas les avortements qui « marchent bien, » c'est-à-dire ceux qui évoluent sans accidents.

« Pour ma part, j'estime que les deux tiers des avortements, si l'on élimine les avortements des syphilitiques ou des albuminuriques, sont des avortements provoqués criminels. »

D'autre part, le professeur Lacassagne nous dit, dans son livre, *Peine de mort et criminalité* : « Pajot estimait qu'il y avait plus d'avortements que d'accouchements .. Il y a 150 sages-femmes à Lyon. Une sage-femme nous raconte qu'elle voit à peu près

3 avortements par semaine, ce qui fait environ 150 par an. Prenons une moyenne. Nous pouvons admettre que sur 150 sages-femmes il y en a 100 qui observent 100 avortements par an, soit 10.000.

« Nous savons, d'autre part, qu'il y a à Lyon de 8.000 à 9.000 naissances par an. Donc il y a plus d'avortements que de naissances. »

PAR TOUS.

Les Livres qui font penser

Promenades philosophiques, 2^e série, par REMY DE GOURMONT, 3 fr. 50. (Société du Mercure de France, 26, rue de Condé). — Cet auteur est toujours plein d'idées. Il excite à penser. Sans doute, il ne se soucie peut-être pas assez de n'avancer que des vérités démontrées ou démontrables, et de construire ; mais c'est un amasseur de matériaux : aux lecteurs de choisir et d'utiliser. Je ne suivrai pas M. Remy de Gourmont dans toutes ses « promenades ». Signalant seulement la deuxième partie des « idées et commentaires », je m'en tiendrai à la première partie : « une loi de constance intellectuelle ».

On le sait, M. René Quinton, après de remarquables travaux, a été amené à formuler une loi de constance universelle (voir notre numéro du 1^{er} janvier dernier). M. Remy de Gourmont nous propose une loi de constance intellectuelle. M. Remy de Gourmont est un intellectuel. Il amplifie le rôle de l'intelligence.

Mais voyons ses raisons. D'abord, il dissocie l'intelligence en deux éléments fondamentaux : « La faculté intellectuelle proprement dite d'une part, et de l'autre part son contenu, la notion. Si l'on compare grossièrement l'intelligence à une éponge, on comprendra fort bien que cette éponge peut être pleine d'eau, ou vide, sèche, sans que sa capacité soit augmentée ou diminuée. L'intelligence humaine a, quelque jour, atteint son maximum de capacité

et, depuis lors, ce maximum n'a pu être dépassé. En d'autres termes : l'élasticité intellectuelle a des limites, et ces limites sont spécifiques ; du moment que l'espèce homme a été constituée, ses possibilités intellectuelles se sont trouvées établies et fixées, comme sa physiologie même. Au lendemain de sa constitution, la race blanche était capable de génie, absolument dans les mêmes proportions que de nos jours, et la moyenne intellectuelle d'une tribu de l'âge de la pierre devait être sensiblement égale à la moyenne intellectuelle d'un village français d'aujourd'hui. »

Il n'en est pas de même du contenu. L'encyclopédie d'un primitif était incomparablement moins riche que la nôtre. « Mais l'amas énorme de notions mis aujourd'hui à notre disposition ne semble pas avoir la moindre influence sur l'intelligence même. » Il n'y a aucun rapport entre l'intelligence et le savoir.

Ce qui, dès l'origine, caractérise l'homme, c'est de savoir produire le feu et l'entretenir. C'est cette découverte qui a nettement séparé l'homme de la bête. « On ne vit jamais acte aussi grand, dit-il. Nos découvertes, auprès de celle-là, sont modestes. » Mais l'auteur attribue à un miracle de l'intelligence ce qui n'est probablement qu'une manifestation de socialité. Le feu a été produit pour la première fois, sans doute, dans les régions chaudes, parce que c'est là qu'il y a le plus d'incendies spontanés. En tout cas, on a trouvé le feu partout, dans le centre africain, dans les îles de l'Océanie, etc. S'il avait mieux pénétré l'âme primitive, s'il avait été en contact avec ses représentants actuels, l'auteur n'eût pas donné tant d'importance à l'intelligence.

Très peu d'inventions primitives ont pour fin l'utilité. C'est le sentiment qui les suggère, non la raison. Avant le vêtement, on invente la parure. C'est d'abord par sentiment fétichiste qu'on domestique les animaux.

Les anthropologistes, comme Tylor, tiennent trop au hasard. Il n'y a pas de hasard. L'auteur a raison de s'élever là-contre ; mais le miracle de l'intelligence ne suffit pas à tout expliquer.

« Les conditions de la connaissance, dit-il, les besoins de la civilisation exigent, à un certain moment, un effort dont la race dominante se trouve incapable, alors une

race nouvelle surgit, par mutation, capable de maintenir à leur degré originel les puissances intellectuelles de l'humanité, que ne peuvent plus régir les efforts de la race ancienne ; et le même phénomène a lieu dans la suite, chaque fois que les mêmes circonstances se rencontrent. Ainsi, les possibilités de l'intelligence humaine sont toujours à un niveau constant. Quand la civilisation égyptienne dépasse les forces de l'intelligence égyptienne, l'intelligence grecque vient, qui produit l'effort nécessaire ; quand c'est la civilisation grecque qui déborde l'intelligence grecque, voici surgir l'intelligence romaine ; quand c'est la civilisation romaine qui échappe à ses créateurs, voici l'intelligence celto-germanique. Les mêmes mouvements ont eu lieu, les mêmes substitutions, aux temps primitifs, aux temps préhistoriques, et, certainement, aux temps géologiques. »

Cela n'est vrai que de la socialité. Et voici, à mon sens, la loi : En face des révolutions de tout ordre que peuvent subir au cours des siècles les différents milieux politiques, la vie sociale, apparue avec l'humanité à l'état de famille dans des conditions biologiques et sociologiques déterminées, tend à maintenir à travers la série ethnique, pour son haut fonctionnement familial, ces conditions des origines.

M. Remy de Gourmont nous dit encore : « Méditons sur le génie de ce primate qui façonne la première aiguille à coudre ! Nous avons vu naître la machine à coudre, dont les femmes furent étonnées et reconnaissantes ; mais quel ne dut pas être l'émoi des femmes de la Madelaine, quand elles se virent maîtresses de joindre solidement, en quelques heures de travail, deux peaux d'ours, ou d'ajuster pour les chasseurs de la tribu d'étroites jambières ! L'aiguille accroît singulièrement l'importance sociale de la femme ; elle met entre ses mains la séduction d'une utilité nouvelle ; elle marque d'une façon claire la division du travail en travail mâle et travail femelle, division déjà indiquée par la découverte du feu, dont l'entretien échéait à la femme, nécessairement. Si l'homme est devenu monogame, c'est peut-être l'aiguille qui en est la cause première. Les travaux de l'aiguille furent un bienfait que le mâle apprécia aussitôt : pour en jouir, il s'associa à la femelle d'une manière plus constante. »

Ce sont là des hypothèses ingénieuses, mais que les faits ne soutiennent point. Chez les sauvages que j'ai vus, l'aiguille est un outil mâle. C'est le lourd pilon du couscous qui est surtout l'outil femelle.

D'ailleurs, M. Remy de Gourmont intervertit l'ordre des faits. C'est le groupement, d'abord la famille, qui établit une première division du travail, et c'est la division du travail qui suscite le génie inventif. Le vêtement, je le répète, est d'abord une parure, et le désir de la parure est un sentiment social.

Mais l'auteur veut que l'intelligence ait le premier rôle. Au début de la période glaciaire, l'homme nu et mal défendu contre le froid n'avait plus qu'à disparaître, émigrer ou se travestir en ours : il se sauva par l'intelligence. « Aussi loin que l'on remonte sur les traces de l'homme, on trouve les traces du génie humain. Ce génie est primordial. L'homme est un animal de génie. L'homme est un animal inventeur. La constance de son génie inventif est figurée par cinq ou six grands faits préhistoriques, historiques et contemporains. La domestication de la vapeur et celle de l'électricité, quoique d'importance humainement secondaire, apparentent nettement l'homme d'aujourd'hui à l'homme primitif. Le progrès est la conséquence nécessaire de l'accumulation des résultats ; quant au mécanisme, il est constant, et c'est sa beauté. »

Contrairement à ce que soutient ici M. Remy de Gourmont, je crois que l'intelligence est pour très peu dans l'évolution des civilisations. Toutes les grandes découvertes humaines : le feu, le langage, la domestication, l'agriculture, les outils de pierre ou de métaux, le tissage, l'écriture, etc., sont des manifestations sociales. Si l'intelligence y a pris part, ce n'est que parce qu'elle est une des conditions de la socialité, et elle n'y a pris part que dans la mesure — infime — de son influence sociale. Toutes les grandes pensées viennent du cœur, — et surtout les grands actes.

Mais c'est là un point de vue social qui échappe à M. Remy de Gourmont. C'est la lacune d'un esprit puissant, dont tous ses travaux se ressentent.

Je citerai, pour finir, les dernières lignes de cette étude. A tout le moins, elles font réfléchir : « Pour ce qui est de la

constance intellectuelle, elle est visiblement influencée par les faits mêmes qui sont sa preuve. Les grands événements intellectuels modifient la civilisation et la civilisation modifie les tendances de l'intelligence ; ainsi s'accomplit l'évolution intellectuelle. Elle a des limites, mais elle semble n'en pas avoir. L'oubli permet d'infinis renouvellements. Illusoires en fait, ils ne le sont pas en conséquences. Ils comportent d'ailleurs une matérialité tangible. S'il n'est pas sensé de dire que l'électricité, par exemple, est en train de renouveler la face du monde, déjà renouvelée par la vapeur ; s'il ne faut pas attribuer aux faits mécaniques l'importance que leur donne le populaire, il n'en est pas moins certain que la mobilité physique est une des conditions de la mobilité, de la souplesse intellectuelles... Évolution n'est pas progrès. L'évolution est un fait et le progrès un sentiment... En soi, l'évolution naturelle des êtres animés n'est qu'une succession de changements destinés à assurer une constance originelle. Du point de vue humain, l'homme considéré comme sommet, elle est nettement régressive. Ayant produit l'homme, la nature ne se repose pas comme le Dieu des légendes. Elle façonne les carnivores, dont les derniers venus sont le renard bleu et l'ours blanc ; elle façonne les ruminants, et sa dernière pensée en ce genre est le renne ; elle façonne enfin les oiseaux, dont la haute température affirme la récence (Quinton). L'oiseau présente assurément des caractères progressifs : ailes et vol, meilleure dissociation des appareils nutritifs, respiratoire et circulatoire, mode de reproduction simplifié, plus sûr ; mais le cerveau est peu développé et il y aurait déchéance, si l'intelligence était autre chose qu'un moyen de défense contre la variabilité des milieux. La constance est la raison de l'évolution et l'évolution est la condition de la constance. Quant au progrès sentimental dont les foules s'enivrent, et dont il est bon qu'elles s'enivrent, comme le dit M. Jules de Gaultier, si sa réalité matérielle est un fait d'évolution, sa réalité intellectuelle est un fait de constance. Notre état de civilisation est le produit momentanément final d'une intelligence qui, invariable en son principe, se diversifie par l'accumulation de ses conquêtes ; mais on reconnaîtra, aux exemples que j'en ai donnés, que ces mêmes conquêtes prouvent qu'il

n'est pas chimérique d'essayer de poser, en introduction à l'histoire de l'humanité, une loi de constance intellectuelle. »

L'Homme, par RICCIOTTO CANUDO, 3 fr. 50 (P. Sansot, éd., 7, rue de l'Eperon). — L'auteur s'est proposé de construire une « psychologie musicale des civilisations ». « Dans l'histoire de l'homme, dit-il en avant-propos, j'ai observé sa manifestation supérieure, la plus subtile, l'art. Par cela, je suis remonté à la recherche de l'origine du phénomène religieux et du sentiment esthétique qui en est une expression. J'ai observé la plus vaste manifestation d'art, la Musique, et je l'ai suivie de l'origine de la Danse, jusqu'à la Tragédie, au Mélodrame, à la Symphonie, et, enfin, au Drame musical moderne : de Richard Wagner à Claude Debussy ». L'auteur procède par visions : cela ne se discute point.

Le Collier de griffes, par CHARLES CROS, 3 fr. 50 (Stock, éd., 155, rue Saint-Honoré). — Charles Cros fut une intelligence merveilleuse. Il lui a peu manqué pour être un génie fécond, — si peu qu'il l'eût certainement acquis s'il n'était mort trop jeune. Ce poète chatnoiresque était un savant. Il a inventé depuis la synthèse artificielle des pierres précieuses, la photographie en couleur jusqu'au phonographe. On a dit qu'il était « le plus grand savant du dix-neuvième siècle », et M. Émile Gautier, qui présente ce livre, n'y contredit point. Il y a là quelque exagération.

On nous présente aujourd'hui ses derniers vers inédits et quelques contes en prose. A part la dernière pièce, de grande envolée, « la vision du grand canal royal des deux mers », ce ne sont que de délicieuses fantaisies, qui n'ajouteront rien à la gloire de l'inventeur du monologue. Il suffit, d'ailleurs, qu'elles la rappellent.

Le docteur Gruby. Notes et souvenirs, par L. LE LIEU, 3 fr. 50 (Stock, éd., 155, rue Saint-Honoré). — Le docteur Gruby fut un médecin qui, au cours d'une carrière d'un demi-siècle, a guéri quelques malades, et il paraît que cela est mémorable. Il était bien connu, à Paris, pour

ses excentricités. L'auteur nous dit que, malgré ses « originalités », l'homme était de pensée logique et un « chef-d'œuvre de bon sens et d'intelligence ». Là-dessus il y aurait de fortes réflexions à faire sur sa triste mort, — logique aussi.

Dostoievsky d'après sa correspondance, par ANDRÉ GIDE
(Extrait de *la Grande Revue*, 37, rue de Constantinople).
— La correspondance de Dostoievsky vient d'être publiée. M. André Gide la commente. « On s'attend à trouver un dieu, dit-il d'abord : on touche un homme — malade, pauvre, peinant sans cesse et singulièrement dépourvu de cette pseudo-qualité qu'il reprochait tant au Français : l'éloquence. Pour parler d'un livre aussi nu, je tâcherai d'écarter de moi-même tout autre souci que celui de la probité. » Il y parvient, et il nous fait apparaître dans des éclairs la figure tragique et si belle de résignation du revenant de la Maison des Morts, le génie le plus national sinon le plus haut de la pensée russe.

G. DEHERME.

RECTIFICATION

Le 20 juin 1908.

MONSIEUR,

J'ai remarqué, dans le dernier numéro de *la Coopération des Idées*, que je lis toujours avec beaucoup d'intérêt, la page que vous avez bien voulu consacrer à l'*Association pour la réforme de l'enseignement*. Permettez-moi de joindre mes remerciements de secrétaire général à ceux de son président, M. Pierre de Coubertin, pour cette aimable mention.

Je voudrais, à ce propos, appeler votre attention sur une erreur commise en ce qui concerne *la Revue pour les Français*. Vous écrivez : « L'Association a un organe mensuel : *la Revue pour les Français* ». Ce n'est pas exact. La Revue est une entreprise absolument indépendante et

autonome. Elle prête un bienveillant concours à l'Association, mais n'en dépend d'aucune façon. Cette situation résulte nettement, d'ailleurs, des termes mêmes du dernier paragraphe du programme dont vous avez bien voulu citer quelques extraits. Je l'ai personnellement rappelé de la façon suivante aux membres de l'A. R. E. réunis le 29 mai dernier en assemblée générale à la Sorbonne : « Comme l'indique notre prospectus, *la Revue pour les Français*, tout en conservant une indépendance et une autonomie complètes, prête à l'Association son plus actif concours et lui tient lieu à l'occasion d'organe officiel. » Par cette combinaison, l'Association se passe de Bulletin : la Revue lui en tient lieu. Mais la Revue n'est pas autrement liée avec l'Association. Elle poursuit en toute liberté la réalisation de son propre programme, que voici : *détourner l'attention du public français des stériles querelles de partis qui absorbent le meilleur de ses forces en lui révélant l'importance, l'étendue des intérêts généraux et communs de tous les Français hors de France*. Ce programme n'a rien de compromettant pour l'Association. La Revue ne se mêle de politique intérieure que lorsque cette politique engage les intérêts de la France au dehors ; elle prétend faire œuvre d'éducation nationale, et par cette prétention se rattache à l'objet poursuivi par l'Association. »

Je vous serais très obligé de vouloir bien insérer cette rectification dans votre prochain numéro et vous prie d'agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Le Directeur,
GASTON BORDAT.

Pour éviter tout retard, prière d'adresser ce qui concerne l'Administration et la Rédaction de la Revue à M. G. DEHERME, Directeur, à LA SEYNE (Var).

Le Directeur-Gérant : G. DEHERME.

LIBRAIRIE DES SCIENCES POLITIQUES ET SOCIALES

MARCEL RIVIÈRE

PARIS — 30, Rue Jacob (6^e Arr.)

GRAND ASSORTIMENT D'OUVRAGES

d'Économie Politique, de Sociologie, de Philosophie

Finances — Impôts — Banques — Bourse
Question monétaire — Administration — Enseignement
Travaux publics — Commerce — Douanes
Marine — Transports — Colonies — Économie rurale
Régime pénitentiaire, etc.

Statistique, Démographie, Population

Questions ouvrières : Mutualité, Prévoyance, Assistance,
Hygiène.

DOCUMENTS OFFICIELS ET PARLEMENTAIRES

Publications des Ministères, de l'Office du Travail et du Conseil
supérieur du Travail

Projets de loi, Propositions et Rapports

DÉPOSÉS A LA CHAMBRE ET AU SÉNAT

Le classement méthodique et l'organisation de notre librairie nous permettent d'offrir ou de soumettre immédiatement quantité d'ouvrages, de brochures et de documents parlementaires sur une question déterminée.

Nous nous chargeons de rechercher les discussions aux Chambres et les travaux préparatoires d'une loi.

VENTE PAR FASCICULES SÉPARÉS

DES

LOIS et DÉCRETS promulgués depuis 1794

ENVOI DU CATALOGUE SUR DEMANDE

BLOUD & C^{ie}. Editeurs

4, Rue Madame -- PARIS (TÉL. 722-99)

L'Afrique Occidentale FRANÇAISE

ACTION POLITIQUE

ACTION ÉCONOMIQUE

ACTION SOCIALE

Par GEORGES DEHERME

(1 Vol. in-8° carré de 528 pages. Prix : 6 fr. ; *franco* 6 fr. 60)